

Lorsque Tatiana fut présentée à la barre du tribunal correctionnel de Paris, 2 années et 5 mois déjà s'étaient écoulés à la prison pour femmes de Cusset.

La bâtisse début de siècle, avec ses deux niveaux percés de fenêtres aux chaînages blancs, avait su accueillir Tatiana avec les honneurs dus à la plus misérable des récipiendaires. Une triste cérémonie fomentée par les détenues "anciennes" adouba la pyromane supposée. Mais d'humiliation en humiliation, Tatiana survécut. Violentée et battue dans le dortoir, elle ne pensait qu'à Piotr ; il fut, malgré lui, son salut et son péril.

«- *Madame Tatiana-Abraham-Ivan Verkof, éruicta guttural le jeune, si jeune juge débordé, les tempes gonflées de veines bleuies par le manque de sommeil, par quel imprudent geste auriez-vous pu mettre le feu à l'atelier Falkenstein ?*

- *Par Dieu et ma patrie, votre Honneur, jamais je ne me suis compromise dans de si tristes affaires et tout ce temps passé en sordide réclusion ne me fera pas dire que je me sens coupable. Jamais je n'aurais eu l'audace d'incendier la fabrique de parures dont la fourbe mademoiselle Falkenstein est propriétaire ; j'ai trop de respect pour les filles laborieuses et pour mon propre gagne-pain!*

Le débat — autant que le délibéré, par manque de preuves ou de convictions — dura tant et tant que le

juge fatigué libéra Tatiana, sans dédommagement, lui accordant d'avoir purgé sa peine au regard des méfaits présumés. Et Tatiana se retrouva seule, toute seule, une fois encore, dans cet immense Paris.

D'une marche mesurée et toute en redécouverte du monde libre qui l'accompagnait, elle se dirigea, (par mécanisme ? nostalgie ?) vers son arrondissement d'adoption, le quartier de la grande foire — foire colorée de vie, de survie — et de façon irrépessible ses pas la transportèrent jusque dans les pavillons des grandes Halles de Baltard. Elle remontait la rue Saint-Denis lorsqu'elle aperçut Démostrius, qui, à n'en pas douter, terminait sa nuit, en grande discussion et amples gestes, avec une fille publique et danseuse de Oller, Louise Weber, curieusement accompagnée d'une chèvre en laisse, que Tatiana connaissait pour son franc-parler, son art du combat de rue, sa façon de fumer le cigare, de vider les verres des clients, et son grand écart déjà légendaire. Trop abruti par ces mois vécus en incarcération, elle se détourna et continua son chemin, toujours décontenancée par la récente sentence, pour aboutir au centre tonitruant des marchands de ce "Temple" de verre et de métal. Ne sachant, pour le moindre, où diriger ses pas et éviter son passé proche, elle ne rechercha que la vivacité gouailleuse de ses souvenirs et, après avoir serpenté dans les vives *chromies* des carreaux aux légumes, elle se retrouva stoppée au beau milieu des "poissardes" aux bancs de pierre appropriés. Bien sonnées, il était 8 h 30 heures du

matin et les Halles battaient leur plein, encore éclairées de leurs becs gazeux qui donnaient un surplus de jaune au jour naissant de cette fin d'été 1886 qui se réfléchissait sur les soudaines trop imposantes arcades du pavillon. Assise par faiblesse au milieu des ballots tout de frais éventrés, Tatiana éreintée et hagarde admirait l'activité fébrile du marché lutécien. Depuis quatre heures déjà les charretiers paysans avaient afflué, déversant leurs tombereaux de légumes saisonniers et autres denrées campagnardes sur les carreaux des Halles, ce dans un brouhaha de sabots plus ou moins ferrés et de charrettes mal conduites aux cercles de métal usé. Du Pont de Neuilly, par où d'aucuns maraîchers parvenaient à la capitale, à la rue Rambuteau ce n'était qu'embouteillage et vociférations grinçantes depuis deux heures du matin au moins. Mais Tatiana n'en avait cure ; elle se demandait simplement comment, sans ostentation ni poncif, mettre honorablement fin à cette vie.

Les cloches des Halles sonnaient les affaires entre maraîchers, grossistes, vendeurs, commissionnaires et inspecteurs ; l'horloge réfléchissante de Saint-Eustache avait sonné les heures, 4, 6... 8 heures ... ; Tatiana s'impatientait du temps qui lui restait à survivre.

Sûr, les chapeaux larges des forts et leurs bourgeons rayés, les blouses des bonne-femmes qui sentaient encore la soupe de quatre heures, les caracos usés, les marmottes mal fichées sur la tête et les bon-

nets déblanchis donnaient à l'atmosphère une odeur de convivialité, de fête peut-être... Mais non pas pour Tatiana.

- « *Convivialité*, se dit-elle au milieu des effluves poissards... *Abraham, Piotr, Démestrius...*, *des hommes qui s'éternisent dans ma vie fatiguée. Certainement, rien plus ne m'indiffère que cette vivacité, ces couleurs, ces odeurs et ces palabres criardes qui n'ont que faire de ma vie mourante, alors que cette populace médiocre de commerçants dodus s'injurie autour d'opinions politiques (Charles Louis de Freycinet faisait misère) ou de je ne sais quelle polémique autour d'une république renaissance (Sadi Carnot, alors ministre, bien avant l'affaire de Panama, vilipendait le Boulangisme),... Pauvre monde de suffisants.* »

La fatigue et la sensibilité emprise d'acuité sur la pauvreté d'âme ambiante anéantissaient ma soudaine "arrière-grand-mère" esseulée.

Les odeurs, et surtout les odeurs écœurantes de poissons avariés sous les cathédrales métalliques au zinc suintant et aux boulons rouillant, ces odeurs-là étaient insupportables, vomissables. Tatiana demeura là, assise sur l'immondice des "marées" matinales, têtes et viscères de poissons jetées à même le pavé, dans l'attente d'un aléatoire ramassage par les boueux salariés ou les "porteurs" surexploités (quand elles n'étaient purement versées dans les resserres aux gallinacés, rebut de la vallée où gibiers et volailles se faisaient étripier), avant

qu'illuminée elle prît sa décision de finir dignement, en grande bourgeoise qu'elle n'avait jamais cessé d'être.

Elle se leva donc, enfin et soudainement résolue, un sourire perlant aux commissures de ses lèvres trop blanches. Pensa à Mona qu'elle ne connaissait plus mais se satisfit à l'idée que sa destinée était assurée par la fortune et, malgré tout, la bonté naïve de ce nigaud de vicomte, son père. Pensa à Piotr, puis n'y pensa plus. Pensa à Abraham que Dieu punirait bien tôt. Puis elle pensa à elle. Les cent soixante-quinze francs et quelques sous que l'huisier trop poli lui remit au sortir de l'audience du matin lui suffiraient amplement aux dépenses colorées qui allaient la vêtir. Lingerie, Tournure et coutelas feraient l'affaire pour accompagner une parure de gorge à moindre coût, simulacre d'atouts nobles, ainsi qu'une paire de souliers hauts.

Ainsi déambula-t-elle aux Halles centrales et leurs pourtours, à la recherche de ses appareils, finalement heureuse comme un touriste, oisive comme un nanti. Elle traversa les divers pavillons spécialisés aux puanteurs changeantes des fromages et des bœufs écorchés ou aux parfums entêtant des fruits ou des fleurs coupées, souriant aux jurons des écailleuses, s'arrêtant sur quelques scènes de mégères à cabas et de porteurs bleus sous les rues couvertes de verre dépoli et de plomb (qu'on aurait dit singer les vitraux de la pointe St-Eustache). Tatiana s'attardait, attentive à tout ce qui lui semblait être une découvrir

te du monde exotique, futile et frétilant, qui l'entourait. C'en était que jubilation tellement sa décision s'était inscrite en force ; irrévocable dans cette idée magistrale de se faire la plus belle, non pour les autres mais bien pour elle. Afin de respirer une dernière fois l'odeur palpable de la farine volatile, de la cuisson alentour de pains azymes pour la soupe de l'aube et du pain levain, cette odeur de la première faim, ce regain de vie, elle traversa la vaste et ronde Halle aux blés (dont le dernier projet de rénovation la transformerait en "Bourse du Commerce"). Ces pas volontaires, étouffés sous la voûte par la neige de blé moulu qui saupoudrait le sol, la menèrent naturellement vers les rues Montmartre et Montorgueil où elle savait trouver les atouts qu'elle convoitait. Elle y aboutit après une courte flânerie sur les trottoirs de la rue du Louvre puis, remontant sur sa gauche la rue de Rivoli, la rue du Pont Neuf (fierté Haussmannienne grouillante de pauvres marchandes aux petits tas et de mendiants faméliques) où circulaient encore les charrois retournant à leurs campagnes maraîchères, puis, retraversant les Halles par la rue de la Tonnellerie, elle longea la gothique Saint-Eustache, elle eut en cet instant une fugace envie de prière mais préféra maudire son créateur tout en continuant son chemin jusqu'à destination. Il existait dans ces rues modernes des magasins superbes et inabordables devant lesquels stationnaient des calèches à deux chevaux ; mais aussi des commerces où cohabitaient bourgeoises et vendeurs

parvenus, salariés et petits rentiers, autour des vitrines éclairées de réverbères dorés et des étals scintillants de babioles et de vraies œuvres d’or et d’argent, des bagues aux petits diamants enchâssés dans des écrins charbon, de tissus d’Asie aux moirages vibronnants, des escarpins d’autruche et des souliers à boucle pour les soirées de bal...

Tatiana ne s’arrêta qu’au 50 de la rue Montmartre devant la boutique d’un vieux tailleur de sa connaissance, qui se faisait appeler M. de Corsac, natif périgourdin, et qui avait connu la célébrité en 1843 par ses créations en “prêt-à-porter” artisanal. Il innovait à l’époque pour les “Lionnes” du Grand Paris nocturne, ces “maîtresses-amazones” bien mariées, qui usaient aussi bien de la cravache, du mousseux frappé et du pistolet que du cœur de leurs amants mondains. Tatiana appréciait M. de Corsac qui lui avait autrefois remonté le moral lorsqu’elle venait livrer quelques commandes de l’atelier Falkenstein. Les mains du couturier tremblaient un peu maintenant, l’âge sans doute, mais l’œil était vivace et il reconnut de suite sa protégée ; il la vit rayonnante malgré les habits abîmés et hors saison qui l’habillaient aujourd’hui.

Sans plus d’effusion, il ne posa que peu de questions à cette femme qui éludait souriante, envoya diligemment ses trois employées tailleuses-piqueuses compléter la tenue en cours, sous-vêtements et parure inclus, proposa à Tatiana de se détendre avec un bon bain dans ses appartements du

dessus (elle ne déclina pas l’offre bien qu’elle en rît un peu), puis s’attela aux coupes, points, raccords et retouches indispensables à même le corps de son amie russe.

Une heure trente suffit à mon arrière-grand-mère pour se retrouver resplendissante au soleil déclinant de ce 24 septembre, rubis certes contrasté sur le pavé graisseux des rues de son quartier. Elle était belle et le savait. Le haut-de-forme des hommes amusés se soulevait subrepticement sur son passage, puis un regard empourpré de certaines femmes plus jeunes qu’elle... Invraisemblablement Tatiana se sentait vivante pour la première fois depuis bien des années, depuis son enfance peut-être, câlinée par sa mère. Elle prenait conscience de la réalité de son existence au paradoxal instant de sa mort ; comme le substrat d’une renaissance.

M. de Corsac, qui sans aucun doute avait une âme, comprit la détermination de Tatiana, son désir immanent, maintes fois lu dans son regard bleu nuit lorsque, devant un miroir, l’une des salariées l’aidait au maquillage et au parfum. Rite d’embaumement fugace et sans valeur si ce n’était en son cœur.

De là, elle s’aventura jusqu’à la rue de la Cossonnerie chez un bougnat qui, ancien porteur d’eau, s’était reconverti à la livraison de charbon tout en présentant à la vente, dans son échoppe noircie, des spécialités culinaires, plats traditionnels, objets inutiles et ustensiles de son Auvergne natale. Le gaillard qui mesurait bien 180 cm et devait peser

dans les 220 livres s'était fait une réputation à ses dépens car sa voix de fausset impubère détonnait dans ce grand corps envahissant. Par surcroît, sa moustache imposante lui couvrait les lèvres tant et si bien que lorsqu'il parlait à des inconnus, ces derniers cherchaient d'un regard circulaire d'où pouvait provenir l'interpellation enfantine. Cela faisait rire au début, et puis la gentillesse du bonhomme effaçait le curieux défaut. Le Bougnat avait une fillette d'une douzaine d'années que Tatiana avait prise d'affection, avec sa bouille toujours noircie par ses jeux d'enfants dans la charrette de son père. Elle lui apportait régulièrement un petit sucre d'orge lorsqu'elle en avait les moyens et aujourd'hui ce serait le dernier. Tatiana pénétra dans l'échoppe dont le fronton portait l'inscription "Chez Paradis", on ne savait pas pourquoi et personne ne posait la question au bougnat ; elle salua, s'enquit de la petite, lui offrit la gourmandise qu'elle avait achetée au Square des Innocents, désira dîner d'un plat de jambon de pays et d'une "Potée Paradis", régla le tout sans empressement après avoir choisi, fait émoudre et aiguiser un petit coutelas à manche de corne dont le patron disait qu'il avait une forme gracieuse et féminine. Elle sortit par la rue Saint-Denis, tourna dans la rue des Prêcheurs, sans heurts et sans appréhension, elle jeta dans un caniveau tout neuf à l'angle de la rue Pirouette tout ce qu'elle possédait de papiers d'huissiers et autres de "Cusset" pouvant l'identifier.

Il était prêt de dix-huit heures lorsqu'elle se retrou-

va cognant du marteau à la porte de la "Maison de Bains et Vapeur" du 82, rue Rambuteau.

Une heure plus tard, c'en était fini, un geste d'une seconde par poignet avait suffi à terminer sa vie.